

UNE LANGUE VENUE D'AILLEURS
D'Akira Mizubayashi.
Gallimard.
« L'un et l'autre »,
268 p., 21,50 €.



Fan de Rousseau, fou des Lumières

AKIRA MIZUBAYASHI
Le destin de ce Japonais a basculé quand il a découvert la langue de Voltaire. Il avait dix-huit ans.

THIERRY CLERMONT

STUPÉFIANT : pas une once d'accent défectueux. Un débit lent et mesuré. Peut-être quelques intonations vaguement méridionales...

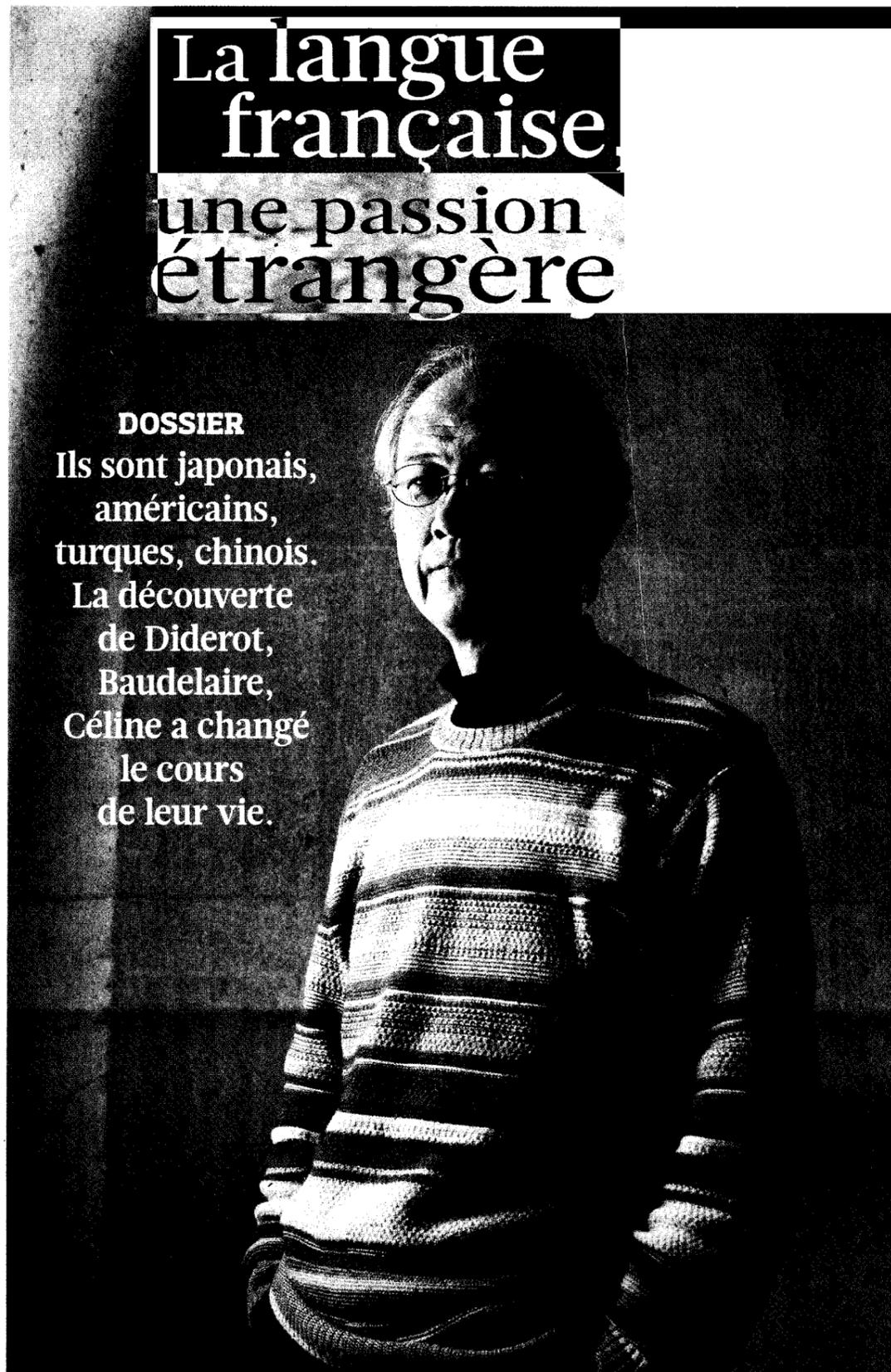
Confortablement installé dans les bureaux de la maison Gallimard, le temps d'un entretien, Akira Mizubayashi, soixante ans tout rond, parle français comme vous et moi. Mieux, même ; avec quelques coquetteries échappées d'*in-folio* poussiéreux. Contrairement à ses compatriotes, il distingue parfaitement les « r » des « l » et les « u » des « ou ». Natif de la petite ville de Sakata, dans le nord de l'île principale du Japon, Honshu, le jeune Mizubayashi (patronyme formé par deux idéogrammes ou *kanji* désignant *eau* et *forêt*) grandit au sein d'un foyer modeste, choyé par des parents passionnés de musique classique. À dix-huit ans à peine, sa vie bifurque : il tombe amoureux du français, « *ma langue paternelle* ». Mais pas n'importe comment. Il écoute les émissions linguistiques de la NHK, la radio nationale. La voix de Nicolas Bataille, metteur en scène de *La Cantatrice chauve*, le fait chavirer. « *Dès lors, j'ai eu le désir de naître dans cette langue, d'entamer une seconde naissance* », explique-t-il. Ajoutez la découverte concomitante des proses de Valéry et de Péguy (une page sur « *la dégradation républicaine* ») et son sort est scellé. « *J'ai adhéré à cette langue et elle m'a adopté... C'est une question d'amour.* »

Les temps sont troublés au Japon aussi, et les révoltes soixante-huitardes ont miné l'université. « *Ce qu'on entendait n'était qu'une logorrhée formée de slogans politiques simplistes. J'ai vu l'apprentissage du français comme la seule parade face à la langue environnante malmenée jusqu'à l'usure. Je souffrais d'un malaise linguistique.* » Inscrit à l'université, il est encouragé par l'un de ses professeurs, Arimasa Mori. Attentif, son père lui offre une machine Sony pesant une dizaine de kilos afin qu'il enregistre sur bandes magnétiques (nous sommes en 1970) les émissions en français. Son frère apprend le violon. Mizubayashi passe des heures et une bonne partie de ses nuits à écouter et réécouter *ad nauseam* ses voix venues de France, trois ans durant. Il s'en imprègne au point d'en reproduire de mémoire et les phrases et les intonations. Tout cela, il le confie d'une écriture limpide dans *Une langue venue d'ailleurs*, avec les encouragements de l'éditeur J.-B. Pontalis, rencontré au cours d'un dîner parisien chez son ami Daniel Pennac, rencontré au Japon en 2004, et dont il vient de traduire *Chagrin d'école*, sous le titre *Gakkō no kanashimi*.

« **Un salut, un refuge** »

À 23 ans, il décroche une bourse et jette son dévolu sur Montpellier. Il avait appris entre-temps qu'un spécialiste des Lumières y enseignait. Cela tombe bien, il aime autant Jean-Jacques qu'Amadeus, se berçant même de ses *Confessions* et de ses « *petites friponneries* » que des *Noces de Figaro*, avec une affinité élective pour Suzanne, la soubrette : « *un miracle de réussite littéraire et musicale* ». Il nous rappelle ou nous apprend que son héros Rousseau avait composé des divertissements et un petit opéra pastoral : *Le Devin du village*. Et d'ajouter : « *Le français est un instrument de musique pour moi.* » Une musique qui passe par les pages qu'il recopie dans *Les Rêveries* ou *Le Neveu de Rameau*. Une musique qui passe aussi par le Lot, avec le Festival de Figeac, créé à la fin des années 1990 avec sa femme.

Retour à Montpellier. Entre deux bouchées du *Bon usage* de Grevisse, et deux chapitres de Starobinski, il croise Michèle, « *la jeune fille au foulard rose* » qui deviendra son épouse. Retour au Japon en 1975, le temps de passer sa maîtrise et de revenir à la case France, cette fois-ci à Normale Sup. Il y reste près de quatre ans, planchant toujours sur son cher Jean-Jacques ; en profite pour suivre Barthes au Collège de France et rencontrer Althusser : « *J'ai une dette de langue à son égard* », insiste-t-il. « *Le français a été pour moi un salut et un refuge.* »



La langue française une passion étrangère

DOSSIER
Ils sont japonais, américains, turques, chinois. La découverte de Diderot, Baudelaire, Céline a changé le cours de leur vie.

Au point de lire Kant non pas dans la langue de Kawabata, mais dans celle de Molière. Aujourd'hui, Mizubayashi enseigne au département d'études françaises à l'université Sophia de Tokyo. Pourtant, il s'estime toujours comme un « élève, un locataire permanent du français. C'est le projet de toute une vie. À force, je suis devenu un étranger dans mon propre idiome, marqué par une double étrangeté, terme que j'affectionne, un étranger qui reconsidère sa langue d'origine ». Oui, le français perd de son audience et de son influence dans l'Archipel. « Le

recul est très net depuis une dizaine d'années, au profit de l'anglo-américain, devenu une langue d'aéroport... Ma mission d'enseignant est de défendre le français comme voie d'accès privilégiée à un autre univers, avec fermeté. » Mizubayashi se rend en France deux fois par an, pour visiter ses amis et suivre la scolarité appliquée de sa fille Julia-Madoka, à Sciences Po. Comme disait le Figaro de Beaumarchais, « *Quel est ce moi dont je m'occupe ?* ». On se le demande, et dans cette langue « *si délicieuse mais avec d'horribles contraintes* ». ■

« *J'ai eu le désir de naître dans cette langue, d'entamer une seconde naissance* », confie Akira Mizubayashi.

Ce dossier a bénéficié de la collaboration de l'Institut français.

« **Ma mission d'enseignant est de défendre le français comme voie d'accès privilégiée à un autre univers** »